

# Les toiles de sang

Jonathan REICHHARDT



© Jonathan REICHHARDT  
Première édition : Juin 2026  
Dépôt légal : Avril 2026



## CHAPITRE 1 : LE BONHEUR D'ETRE REDEVENU PERSONNE

Je suis redevenu anonyme. Putain ! C'est la chose la plus luxueuse qui me soit arrivée depuis que j'ai arrêté la coke ! C'est dire...

Quand je marche dans la rue de mon petit village, je suis transparent. Personne. Pas une pupille qui se dilate à mon passage, pas un smartphone braqué sur mon visage fatigué. Plus de vernissages où l'on sirote du champagne aussi plat que les gens qui le boivent, fini les femmes en robe noire qui parlent de désespoir en ajustant leurs lunettes de soleil à minuit, preuve que la nuit ici est plus brillante qu'eux. Paris était un showroom géant où j'étais à la fois le peintre, le tableau et le prix.

Maintenant, j'habite un village où le seul critique d'art est un curé qui préfère ses vitraux aux toiles exposées en galerie. Moi, ça me va. Je bois mon café dehors, en peignoir, face à une montagne qui change d'avis selon les saisons. Un chat roux vient me voir. Il s'en fout que j'aie été une star. Il veut du jambon. Enfin un être honnête.

À Paris, j'étais une marque : « Adrien M. ». Ici, je suis « le type de la maison au bout ». Un titre qui vaut tous les contrats Gallimard, non ?

J'ai cru à l'immortalité offerte par la poudre blanche et le buzz des pages people. Je fréquentais des filles qui ressemblaient à des sacs à main de luxe, des dealers philosophes, des critiques d'art tellement déprimés qu'ils auraient pu être le sujet d'un bouquin de Houellebecq. Pathétique.

J'ai tout eu : l'argent qui coule plus vite que la sueur dans une boîte de nuit, les nuits où le ciel ressemble au fond d'un verre, les amours toxiques, la chute, cette espèce de coma éveillé où tu ne sais plus si c'est toi ou ton reflet qui respire.

Et puis... le silence le matin. Le vrai luxe du XXI<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas une Rolex ou un hôtel cinq étoiles. C'est le silence. Celui que seul le vent casse.

Il m'aura fallu du temps pour comprendre que le bonheur, c'est un café, sans gros cons, sans un SMS urgent le matin, juste entendre le vent qui caresse les feuilles des arbres et ce putain de silence.

Je ne regrette rien, bien sûr. J'ai connu des extases chimiques et mystiques : la première toile achetée, la première ligne sniffée sur un comptoir en marbre, des nuits où j'ai cru capter l'âme du monde sur une toile de deux mètres. Mais je ne veux plus y retourner. La gloire est une drogue qui vous fait croire que vous n'existez que sous le regard des autres.

Ironie : j'ai passé ma vie à vouloir être quelqu'un. Aujourd'hui, le summum, c'est d'être personne.

Ceci n'est pas une confession. C'est un constat. Je n'ai plus rien à vendre, juste à raconter. L'histoire d'un mec qui a cru que l'art pouvait tout sauver, même de lui-même. Petite confidence : l'art ne sauve rien.

Alors voilà. Je vais raconter. Sans fard, sans filtre Instagram. Depuis le premier ratage jusqu'à la dernière descente aux enfers. Pas pour qu'on m'absolve. Pour me souvenir qu'avant de trouver la paix dans l'anonymat, il faut devenir célèbre.



## CHAPITRE 2 : L'ENFER DU DÉBUTANT

Avant la coke et les critiques ventriloques, il y avait cette cave. Rue de l'Ermitage, Belleville. Une descente d'escalier visqueuse qui menait à un trou à rat. Mon atelier ? Une fosse septique où la lumière était une denrée rare, volée. Quatre mètres sur trois. Les murs pleuraient tellement l'humidité que ça faisait gondoler le carton et pourrir les rêves avant même qu'ils naissent.

Je crevais en artiste minable, abonné à la misère comme d'autres sont abonnés au Parisien. Un matelas pneumatique crevé, reflet exact de mes espoirs : il se dégonflait chaque nuit, je me réveillais sur le sol de béton, le dos en compote, l'âme en charpie. Je peignais nu-pieds, l'hiver, la peinture bouffant la peau de mes orteils. Plus ça brûlait, plus je me croyais artiste. La douleur comme brevet d'authenticité, le seul diplôme que je n'aie jamais eu.

L'odeur ? Un cocktail dégueulasse : peinture, clope froide, vin en cubi et solitude. Ça sentait

le rat crevé et l'ambition pourrie. Je bouffais des pâtes si tristes qu'elles pleuraient dans l'assiette. Sans beurre. Parfois un bout de saucisson qui avait la texture du cuir et un goût de merde.

La journée, je traînais dans Paris en mode zombie. Je faisais les galeries du Marais, ces boutiques du vide où des enfoirés en chemise blanche vendaient du rien pour le prix d'un rein. Des bouts de ficelle, des vidéos de types qui se grattaient le cul, des installations en néon qui disaient « LOVE » ou « FEAR ». De la merde conceptuelle. Moi, je peignais le crade. Des corps en décomposition, des visages tordus de douleurs, des paysages d'après-guerre civile. Je voulais que mes toiles violent la rétine. Qu'elles laissent une cicatrice. Personne n'en voulait. Trop réel. Trop sale.

Pas de réseau. Juste des cassos qui débattaient de « déconstruction du regard » autour d'une bière à 2 euros dans des bars où le sol collait de crasse et sentait la gerbe.

Il y avait Romain, poète SDF qui vivait dans

un parking, et Lucie, performeuse nympho qui se coupait en public pour « interroger les limites du corps ». Une bande de losers magnifiques persuadés que la misère était un label de qualité.

Les boulots de merde pour survivre. Livreur de pizzas pour soirées échangistes, vigile dans un parking fantôme la nuit à regarder les caméras fixement, manutentionnaire à Rungis, à trois heures du mat', à trimballer des cageots de poissons.

Le soir, je revenais dans mon trou et je peignais jusqu'à l'épuisement. Un geste de survie. Un doigt d'honneur à l'effacement. Je volais des pots de peinture chez Castorama. Je chapardais des toiles. L'art comme larcin. Le dernier recours avant la noyade définitive.

Un soir de décembre, j'ai affiché trois toiles fraîchement peintes sur les grilles du square Bolivar. Avec un carton : « ART À VIF, 100 € LA CICATRICE ». J'étais fier et con. Un dealer m'a regardé. Il a dit : « T'es en roue libre, frérot. » Il avait raison l'gros con.

Il a plu. Une pluie fine. Les couleurs ont pissé sur le trottoir, se sont mélangées en une boue chromatique dégueulasse. Les passants ont ricané, détourné le regard.

Une mère a tiré son gosse : « Ne regarde pas, c'est un malade. »

À minuit, tremblant de fièvre, j'ai tout arraché. Les toiles dégoulinantes, méconnaissables. Je les ai fourrées dans une benne à ordures, sur le boulevard de la Villette. J'étais trempé, battu, pitoyable. Un putain de rire m'est monté à la gorge. Un rire déglingué. J'ai ri jusqu'à avoir mal aux côtes. J'avais été vu. Même si c'était pour être moqué. J'avais existé, une seconde, dans le champ de vision de cette ville de merde indifférente.

C'est là que j'ai touché du doigt la liberté totale. La liberté du rien à perdre. Quand t'as rien, t'as rien à protéger. Pas de réputation, pas de carrière, pas d'ego à préserver. Tu crées sans filet. Tu crées comme on hurle dans une forêt. Cette sincérité, cette urgence, c'est la première chose que le succès te pique. Il te

la remplace par du calcul. Et le calcul, c'est le début de la fin, la porte ouverte à toutes les trahisons.

Je suis rentré dans ma cave. J'ai bu le cubi de pinard entièrement. J'ai dormi ivre, tombé comme un sac sur le béton, le froid me pénétrant les os. Le lendemain, je me suis réveillé avec une seule certitude : j'étais un artiste. Un vrai. Un raté. Avec la gueule de bois qui va avec. Le reste, les galeries, l'argent, la gloire, c'était du vent. Une MST dont je ne savais pas encore que j'allais en être infecté !



### CHAPITRE 3 : LA RENCONTRE

Tout a dérapé un jeudi. Évidemment. Un jour sans dieu, sans grâce, un jour de transit intestinal pour l'univers. J'étais chez Romain, dans son squat de la rue d'Aubervilliers. On partageait une bouteille volée dans une supérette, un ersatz de vodka qui brûlait l'œsophage et donnait la gerbe.

« Y'a un trou dans le XIe, Le Purgatoire » a-t-il craché, une main sur son ventre gargouillant. « Ils pendent de la toile comme des chèvres mortes. Le mec qui tient le bar, c'est une loque. Il accepte n'importe qui. Vasy. Qu'est-ce que tu risques ? »

Le risque ? Je ne risquais que la confirmation de ma nullité absolue. Un risque familial, presque réconfortant. J'ai roulé mes trois meilleures toiles enfin, pour moi, dans une couverture de l'Armée du Salut qui puait le cadavre et le renfermé. Direction le XIe.

« Le Purgatoire » était un sous-sol mal éclairé, avec des murs peints en noir et un

parfum de bière. Le tenancier, un type au visage buriné, m'a ouvert.

« Balance ça au fond ! »

J'ai placé mes merdes sur le mur noir rempli de taches suspectes avec du scotch double-face volé au Monoprix. Elles étaient violentes, cinglantes, saignantes. Une femme aux seins nécrosés, un paysage urbain en forme d'ulcère, un autoportrait où je ressemblais à un détenu après passage à tabac. De la catharsis en tube bon marché.

La faune a débarqué vers vingt heures. Des bobos sur le retour, l'œil fatigué, cherchant un frisson d'authenticité avant le dîner bio. Des couples qui se haïssaient, regardant les toiles pour éviter de se regarder.

Des filles en robes asymétriques qui murmuraient « intéressant » comme on dit « quelle horreur ». Personne ne regardait mes œuvres. J'avais un goût de vomi dans la gorge. J'allais partir, récupérer mon linge sale, rentrer crever en silence.

Et puis, lui.

Il est entré sans faire de bruit. Un costume taillé sur mesure, couleur gris d'usine, sans un pli sur ses épaules étroites. Pas jeune, pas vieux. Une cinquantaine indéfinissable. Des cheveux gris coupés court. Un visage lisse, sans expression. Mais ses yeux. Des yeux gris, froids, qui balayaient la pièce avec l'efficacité d'un scanner.

Il s'est figé devant la toile la plus crue. La femme aux seins nécrosés. Il a regardé longtemps. Pas en connaisseur ému. En expert en pathologie, en thanatopracteur. Puis il s'est tourné vers moi. Je devais être le seul à avoir l'air aussi perdu, à être aussi à cran.

« C'est vous le peintre ? » Voix neutre, posée, sans inflexion, sans chaleur.

« Ouais ! » ai-je dit en faisant un petit signe de la tête.

« Le prix ? »

J'ai balancé le premier chiffre qui m'est venu.  
« Mille balles. »

Pas un tic. Pas un haussement de sourcil. Il a sorti un carnet de chèques d'une poche intérieure. Un geste mécanique, précis. Il a signé d'un paraphe élégant et illisible.

« Paul Delmas. Je travaille dans une galerie dans le 8ème. On se recroisera. »

Il a décroché la toile, l'a roulée, puis l'a trimballée sous son bras et il est parti. Sans un mot de plus. Sans un regard aux autres œuvres.

Je suis resté scotché. Le chèque dans la poche de mon jean crasseux m'irradiait. Mille putains d'euros. Pour une daube que j'allais brûler ou recouvrir la semaine suivante. J'ai descendu ma bière cul sec. Le goût était toujours aussi à chier, mais il avait changé de nature. C'était le goût du début de quelque chose, d'une victoire.

Je suis sorti. La nuit parisienne était grise, humide, dégueulasse. Je me suis mis à marcher, sans but. Le chèque me brûlait la

cuisse. J'ai acheté une bouteille de vin rouge à un Arabe ouvert 24 sur 24 et je l'ai bu sur un banc square de la Roquette. Un flic en bagnole s'est arrêté.

« Tout va bien, monsieur ? »

J'ai levé ma bouteille vers lui. « Ouais, chef. Je viens enfin de vendre mon âme ! »

Il a haussé un sourcil, lassé. « Rentrez chez vous ! Ne faites pas le con, sinon c'est dégrisement ! »

Il n'avait pas tort. Aucun flic n'avait jamais eu autant raison.

Je suis rentré dans ma cave. J'ai collé le chèque au mur, avec de la pâte à fixer. Je l'ai regardé jusqu'à ce que mes yeux piquent. Mille euros. Mon putain de « salaire » annuel pour une saloperie sur une toile bon marché. Le prix de mon entrée dans le cirque. Je me suis effondré encore une fois ivre, mais aujourd'hui : satisfait.



## CHAPITRE 4 : LE PACTE AVEC LE DIABLE

Trois jours après, mon téléphone a vibré. Un numéro masqué. Une voix que j'ai reconnue aussitôt, posée, imperturbable.

« Adrien ? Paul Delmas. Pouvez-vous passer à la galerie demain, onze heures ? 12, rue de Miromesnil. Huitième. »

Il a raccroché avant que je puisse répondre. Un ordre. Pas une invitation. J'ai dit oui dans le vide de ma cave. Un « oui » de clochard à qui on offre un verre. Un « oui » de chien dressé, déjà.

Le lendemain, je me suis présenté. La Galerie Silencio. Une façade blanche, lettres noires minimales. Une vitrine vide. Derrière, du néant chic. J'ai poussé la porte. Un silence de morgue m'a accueilli. L'air conditionné soufflait un vent stérile haut de gamme. Parquet ciré à en voir son reflet. Murs blancs, hauts de plafond. Pas une toile en vue. Juste le vide prêt à être rempli.

Paul était assis derrière un bureau d'acier et de verre, au fond de la pièce. Costume bordeaux, chemise blanche, d'une blancheur agressive. Il lisait quelque chose sur une tablette. Il a levé les yeux.

« Adrien. Venez et asseyez-vous. »

Il a indiqué une chaise en métal tubulaire, design et inconfortable, faite pour que personne ne s'attarde. Je me suis assis, raide. Il a appuyé sur un bouton discret. Une femme silencieuse, en tailleur noir, est apparue, a posé une tasse de café devant moi, puis a disparu.

La tasse était en porcelaine si fine, si légère, que j'ai eu peur de la dissoudre entre mes doigts crasseux. Je l'ai prise, mes ongles noirs contrastant avec sa blancheur immaculée. Le café était parfait. Un goût de luxe et de contrôle total.

« Le marché veut du cru, Adrien. Du saignant. Mais du cru digeste. L'urine de la rue, mais distillée en parfum de niche. Les corps en

décomposition, oui, de l'authenticité, mais cadrée, signée, certifiée. Vous pourriez être cette forme de cru. »

Il parlait tel un chirurgien décrivant une opération. Pas un mot de trop. Pas d'émotion. Juste des faits.

« Préparez-moi cinq toiles. Format 150x150. Violentes. Sans filet. Mais avec une cohérence. Une série. Je veux de la rage, mais de la rage qui se vend. »

Il a poussé une feuille vers moi. Elle était presque vierge, une adresse mail, un numéro de téléphone et un numéro de compte bancaire.

« Vous avez deux semaines. Budget illimité pour le matériel. »

C'était l'occasion. La seule. Celle dont rêvent tous les minables dans leurs caves. Le ticket pour l'autre côté, quel qu'il soit.

Il s'est levé, me reconduisant vers la porte. Il a posé une main sur mon épaule. Une main froide et légère.

« Et surtout, Adrien... » Il fit une pause, ses yeux gris plongeant dans les miens. « Ne t'adapte pas. Reste brut. Sauvage. Rien n'est plus vendeur qu'un rebelle... une fois qu'on a appris à le domestiquer. »

La phrase m'a transpercé. Elle a résonné dans ma tête tout le long de l'escalier du métro. « Domestiquer ». Le mot était lâché. Le contrat était clair. Je serais le fauve, et lui le dompteur. Le public paierait pour voir la bête, derrière les barreaux dorés, en sécurité.

Dans le métro, assis entre une femme qui pleurait silencieusement et un clodo qui puait la pisser, je me suis mis à réfléchir. Cinq toiles. Cinq paris. Cinq chances de tout foutre en l'air, ou de tout gagner.

Cette nuit-là, pas de sommeil. J'ai acheté du matériel pro, pour la première fois. Des toiles de lin, des pigments chers, des brosses en poil

de martre. L'odeur de la nouveauté, du luxe artistique. Je l'ai reniflé comme de la colle. Puis je me suis mis au travail.

Je n'ai pas peint. J'ai opéré. J'ai extirpé. Pendant quarante-huit heures, j'ai vécu dans une transe furieuse dopé par un pinard infect et à l'adrénaline, celle de la dernière chance. J'ai peint avec les doigts, avec des couteaux, j'ai jeté la peinture sur la toile, j'ai gratté, j'ai lacéré. C'était une autobiographie. La cave, la faim, la rage, le mépris, la solitude. Tout y est passé.

Au petit matin du troisième jour, cinq toiles gisaient dans l'atelier. Elles étaient sauvages. Vraies. Puantes de sincérité. Je les ai regardées, épuisé, vidé. Je venais de sceller un marché. Pas avec Paul. Avec le système. Un contrat dont on ne lit jamais les petites clauses. Et une fois la signature sèche, on ne s'en relève jamais. On devient un produit. Une marque. Une histoire à vendre, à décortiquer.